

Henning Mankell, né en 1948, est romancier et dramaturge. Depuis une dizaine d'années, il vit et travaille essentiellement au Mozambique – « ce qui aigüise le regard que je pose sur mon propre pays », dit-il. Il a commencé sa carrière comme auteur dramatique, d'oü une grande maîtrise du dialogue. Il a également écrit nombre de livres pour enfants couronnés par plusieurs prix littéraires, qui soulèvent des problèmes souvent graves et qui sont marqués par une grande tendresse. Mais c'est en se lançant dans une série de romans policiers centrés autour de l'inspecteur Wallander qu'il a définitivement conquis la critique et le public suédois. Cette série, pour laquelle l'Académie suédoise lui a décerné le Grand Prix de littérature policière, décrit la vie d'une petite ville de Scanie et les interrogations inquiètes de ses policiers face à une société qui leur échappe. Il s'est imposé comme le premier auteur de romans policiers suédois. En France, il a reçu le prix Mystère de la Critique, le prix Calibre 38 et le Trophée 813.

Henning Mankell

COMEDIA INFANTIL

r o m a n

*Traduit du suédois
par Agneta Ségol et Pascale Brick-Aïda*

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Comédia Infāntil

ÉDITEUR ORIGINAL

Ordfront Förlag, Stockholm

© original: 1995, Henning Mankell

Cette traduction est publiée en accord avec Ordfront Förlag, Stockholm
et l'agence littéraire Leonhardt & Høier, Copenhague

ISBN original: 91-7324-610-7

ISBN 978-2-02-118887-5

(ISBN 2-02-036766-1, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, mars 2003, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*L'être humain a deux yeux ;
l'un ne voit que l'éphémère,
l'autre l'éternel et le divin.*

ANGELUS SILESIVS

*Si c'est celui-ci le meilleur des
mondes possibles,
que sont donc les autres ?*

VOLTAIRE, *Candide*

*Quand les abîmes n'étaient pas,
j'ai été enfantée,
quand n'étaient pas
les sources profondes des eaux.*

LE LIVRE DES PROVERBES (8,24)¹

1. TOB, les Éditions du Cerf [NdT].

José Antonio Maria Vaz

Moi qui porte le nom de José Antonio Maria Vaz, j'attends la fin du monde debout sur un toit en terre rouge brûlée par le soleil. La nuit sous le ciel étoilé des Tropiques est suffocante et humide. Je suis sale et fiévreux. Mes vêtements en lambeaux semblent vouloir se détacher de mon corps décharné. J'ai de la farine dans mes poches et elle est pour moi plus précieuse que l'or. Il y a un an, j'étais encore quelqu'un, j'étais boulanger, alors qu'à présent je ne suis plus personne. Je ne suis plus qu'un mendiant qui passe ses journées à errer sous le soleil brûlant, et ses nuits interminables à attendre sur le toit vide d'une maison. Mais les mendiants possèdent aussi leurs signes, qui leur assurent une identité et les distinguent de tous ceux qui exposent leurs mains au coin des rues, comme pour les offrir ou pour vendre leurs doigts, les uns après les autres. José Antonio Maria Vaz est ce misérable connu sous le nom du Chroniqueur des Vents. Mes lèvres bougent sans relâche, jour et nuit, comme pour raconter une histoire que personne n'a jamais eu le courage d'écouter. J'ai fini par accepter que la mousson venant de la mer soit mon unique auditeur, toujours aussi attentif, patient comme un vieux curé qui attend la fin de la confession.

La nuit, je me réfugie en haut de ce toit abandonné

qui m'offre de l'espace et une vue de la ville dans son ensemble. Les constellations sont muettes et ne m'acclament pas, mais leurs yeux scintillants me donnent l'impression de parler à l'oreille de l'éternité. En penchant la tête, je vois la ville s'étendre, cette ville nocturne avec ses feux nerveux qui dansent et flamboient, et ses chiens invisibles qui ricanent. Je m'émerveille en pensant à tous ceux qui y dorment, respirent, rêvent et aiment pendant que moi, debout sur mon toit, je parle d'une personne qui n'existe plus.

Moi, José Antonio Maria Vaz, je fais aussi partie de cette ville qui s'accroche le long des pentes escarpées au bord de l'estuaire. Les maisons y grimpent comme des singes et le nombre d'habitants augmente tous les jours. Ils viennent à pied des terres inconnues du centre du pays, de la savane et des forêts lointaines et dévastées pour atteindre la côte où est située la ville. Ils s'y installent, manifestement insensibles aux regards hostiles qui se posent sur eux. Personne ne peut dire avec certitude de quoi ils vivent ni comment ils trouvent un toit. Ils se font absorber par la ville et se fondent en elle. Chaque jour apporte son lot d'étrangers chargés de balluchons et de paniers, et parmi eux les femmes noires, grandes et élancées qui portent d'énormes balles d'étoffes sur leur tête au port noble. Je les vois qui avancent, se découpant sur l'horizon comme un alignement de petites taches noires. Il y a de plus en plus de naissances. De nouvelles maisons se construisent à flanc de colline pour ensuite se faire emporter par les eaux quand les nuages deviennent noirs et que les ouragans sont menaçants comme des bandits assoiffés de sang. C'est ainsi que les choses se passent depuis toujours. Nombreux sont ceux qui restent éveillés la nuit en envisageant avec inquiétude l'inéluctable dénouement.

Combien de temps faudra-t-il pour que la ville capitule et se laisse engloutir par la mer ?

Combien de temps faudra-t-il pour que le poids de tous ces gens devienne insupportable ?

Combien de temps faudra-t-il pour que la terre disparaisse ?

Il fut un temps où moi, José Antonio Maria Vaz, je restais éveillé la nuit comme les autres, à me poser les mêmes questions.

Ce n'est plus le cas depuis le jour où j'ai rencontré Nelio, depuis le jour où je l'ai installé sur le toit et que je l'ai vu mourir.

L'inquiétude que je ressentais auparavant a disparu. J'ai fini par comprendre la différence fondamentale qui existe entre avoir peur et s'inquiéter.

Nelio me l'a expliquée, comme il m'a expliqué tant d'autres choses :

– Avoir peur c'est souffrir d'une faim impossible à assouvir, disait-il, alors que s'inquiéter c'est offrir de la résistance à l'inquiétude.

Je me souviens de ses paroles et je sais à présent qu'il avait raison. En contemplant la ville nocturne et les flammes vacillantes des feux, je me remémore tout ce qu'il m'a dit au cours des neuf nuits que j'ai passées en sa compagnie et pendant lesquelles je l'ai vu s'affaiblir et mourir.

Mais le toit représente aussi une part vivante de cette histoire. Comme si je me trouvais au fond de l'eau, comme si j'avais coulé sans pouvoir descendre plus bas, je me retrouve au cœur de ma propre histoire : c'est ici, sur ce toit, que tout a commencé et c'est ici également que tout a pris fin.

Il m'arrive de penser que ma mission consiste justement à me promener éternellement sur ce toit en m'adressant aux étoiles. Ma mission est celle-là, pour l'éternité.

Voici mon histoire, étonnante et, je l'espère, difficile à oublier.

C'était vers la fin novembre, il y a un an. Le ciel était dégagé après les violentes pluies et la lune était pleine le soir où je posai Nelio sur le matelas sale. Là où à l'aube, neuf jours plus tard, il allait mourir. Il avait déjà perdu beaucoup de sang. Les pansements que j'avais réussi à confectionner à partir de mes guenilles n'étaient pas d'un grand secours. Bien avant moi, il sut qu'il n'en avait plus pour longtemps.

Ce fut aussi à ce moment-là que tout a commencé, comme si nous entrions soudain dans une autre époque, une ère nouvelle. Je m'en souviens avec précision, bien qu'il y ait un an de cela et que depuis beaucoup d'autres événements se soient produits dans ma vie.

Je me souviens de la lune dans le ciel noir.

On aurait dit le reflet du visage pâle de Nelio. Des gouttes de transpiration brillaient sur sa peau alors que la vie se retirait de son corps, tout doucement, comme si elle avait peur de réveiller celui qui dormait.

L'aube qui succéda à la neuvième nuit, celle de la mort de Nelio, marque la fin de quelque chose d'important. J'ai du mal à expliquer ce que je veux dire. Mais il m'arrive parfois de me sentir entouré d'un grand vide. Comme si j'étais enfermé dans un espace énorme, délimité par un voile invisible et infranchissable.

Voilà dans quel état j'étais le matin de la mort de Nelio, abandonné de tous, avec moi pour seul témoin.

Quand tout fut terminé, j'ai fait ce qu'il m'avait demandé.

J'ai descendu l'escalier en colimaçon en portant son

corps jusqu'à la boulangerie. Je n'ai jamais pu m'habituer à la chaleur qui y régnait.

J'étais seul à y travailler la nuit. Le grand four était chaud, prêt à recevoir le pain qui apaiserait la faim du lendemain. J'ai poussé son corps à l'intérieur du four, j'ai fermé la porte et j'ai attendu exactement une heure. Il m'avait dit que c'était le temps nécessaire pour que son corps fût entièrement consumé. Quand j'ai ouvert la porte du four, il n'y avait plus rien. Son âme s'était échappée de la chaleur infernale et je l'ai sentie passer devant moi comme un souffle frais. C'était fini.

Je suis retourné sur le toit et j'y suis resté jusqu'à ce que la nuit tombe à nouveau. Là, sous les étoiles et le croissant de lune à peine perceptible, mon visage chagrin caressé par la brise légère de l'océan Indien, j'ai compris que c'était à moi qu'il incombait de raconter l'histoire de Nelio.

Pour la simple raison que personne d'autre ne pouvait le faire. Personne à part moi. Personne.

Et il fallait que cette histoire fût racontée. Il était important qu'elle ne fût pas reléguée dans le débarras qui existe dans chaque cerveau humain, comme une image abandonnée.

La vérité est la suivante : Nelio n'était pas seulement un enfant de la rue pauvre et sale. Il était avant tout un être exceptionnel, insaisissable, énigmatique, une sorte d'oiseau rare dont tout le monde parle mais que personne n'a réellement vu. Il n'avait que dix ans à sa mort, mais il possédait la Sagesse et il avait l'expérience de quelqu'un qui aurait vécu cent ans. Nelio – si toutefois c'était son vrai nom, car il lui arrivait de façon inattendue de se faire appeler autrement – était entouré d'un champ magnétique invisible, impossible à péné-

trer. Tout le monde le traitait avec respect – même les policiers brutaux et les commerçants indiens, constamment affairés. Ils étaient nombreux à lui demander conseil ou à chercher discrètement sa compagnie, espérant bénéficier d'un peu de ses forces mystérieuses.

A présent, Nelio est mort.

Submergé par une fièvre profonde et trempé de sueur, il a exhalé son dernier souffle avec difficulté.

Une vague solitaire se répandit sur toutes les mers de la terre, et tout fut terminé. Le silence qui s'ensuivit était effrayant par son vide. J'ai contemplé le ciel étoilé en me disant que plus rien ne serait comme avant.

Je connaissais l'opinion qu'avaient beaucoup de gens et je la partageais : Nelio n'était pas un être humain. C'était un dieu. Un de ces dieux anciens et oubliés qui, par défi ou par témérité, était revenu sur terre pour se glisser dans le corps maigre de Nelio. Et s'il n'était pas un dieu, il était au moins un saint. Un petit saint de la rue.

A présent, il est mort. Disparu.

La petite brise qui caressait mon visage devint subitement froide et menaçante. Je survolai du regard la ville sombre accrochée aux pentes qui descendaient vers la mer. Je vis les feux flamboyants et les rares lampadaires à la lueur desquels dansaient les papillons, et je me dis : c'est ici, parmi nous, que Nelio a vécu pendant un temps très court. Et moi, je suis le seul à connaître toute son histoire. C'est à moi qu'il s'est confié quand il était blessé, quand je l'ai porté en haut du toit et que je l'ai posé sur le matelas d'où il ne s'est jamais relevé.

– Ce n'est pas parce que j'ai peur d'être oublié, me disait-il. C'est pour que vous n'oubliiez pas vous-mêmes qui vous êtes.

Nelio nous rappelait notre identité : des êtres humains

possédant des forces secrètes dont nous ignorons l'existence. Nelio était quelqu'un d'exceptionnel. Sa présence nous donnait, à nous tous, l'impression d'être exceptionnels.

C'était là son secret.

Il fait nuit au bord de l'océan Indien.

Nelio est mort.

Et même si cela peut paraître invraisemblable, il me semble qu'il a affronté la mort sans aucune peur.

Comment se peut-il qu'un enfant de dix ans meure sans manifester le moindre signe de frayeur et qu'il soit ainsi privé de son avenir ?

Je ne le comprends pas. Je ne peux pas le comprendre.

Moi, adulte, je suis incapable d'envisager la mort sans sentir une main glaciale se serrer autour de ma gorge.

Mais Nelio ne faisait que sourire. De toute évidence, il détenait un secret qu'il ne partageait pas avec nous. C'était d'autant plus déconcertant compte tenu de la générosité qu'il montrait pour le peu de choses qu'il possédait, que ce soient les chemises sales en coton indien qu'il portait ou une de ses pensées toujours aussi surprenantes.

Sa mort signifie pour moi la disparition imminente de la terre.

Je me trompe peut-être.

Je suis sur le toit et je pense à la première fois où je l'ai vu, étendu sur le sol maculé, touché par les balles d'un déséquilibré.

Pour mieux me souvenir, je demande à ce petit vent nocturne, léger et doux, qui vient de la mer, de me venir en aide.

Nelio me demandait souvent :

– Sens-tu le goût du vent ?

Je ne savais jamais quoi répondre. Le vent peut-il avoir un goût ?

Nelio le pensait.

– De mystérieuses épices, disait-il – il me semble que c’était la septième nuit –, qui nous parlent d’événements et de gens lointains. Nous ne pouvons les voir mais nous pouvons les sentir en aspirant profondément le vent pour ensuite le consommer.

Nelio était ainsi. Pour lui, le vent était comestible. Pour lui, le vent était capable de calmer la faim.

Maintenant que je m’efforce de me souvenir de ce que j’ai entendu durant les neuf nuits passées aux côtés de Nelio, je me dis que ma mémoire n’est ni meilleure ni moins bonne que celle d’un autre.

Je suis cependant entièrement conscient de vivre à une époque où les gens cherchent à oublier plutôt qu’à se souvenir. Ainsi j’arrive mieux à m’expliquer ma propre peur. En fait, j’attends la disparition de la terre. L’être humain vit pour construire et pour partager ses souvenirs heureux. Mais si nous sommes honnêtes avec nous-mêmes, il nous faut admettre que les temps sont sombres, aussi sombres que la ville qui s’étend à mes pieds. Les étoiles éclairent à contrecœur notre terre délaissée et les souvenirs de nos expériences positives sont si rares que les parties de nos cerveaux, qui leur sont réservées, restent vides et murées.

C’est assez étonnant que je raconte tout cela.

Je ne suis pas quelqu’un de pessimiste. Je ris bien plus souvent que je ne pleure.

Bien que je sois un mendiant vêtu de loques, j’ai gardé le cœur joyeux d’un boulanger.

Je réalise que j’ai du mal à formuler ce que je veux dire. Quelqu’un comme moi, qui a fait du pain dans une boulangerie surchauffée et étouffante dès l’âge de six ans, manie mal les mots.

Je ne suis jamais allé à l’école. J’ai appris à lire dans de vieux journaux déchirés, souvent si vieux que la

ville y portait encore son nom colonial. J'ai appris la lecture en attendant que le pain cuise. C'est le vieux chef boulanger Fernando qui me l'a enseignée. Je revois encore toutes les nuits où il criait et m'injuriait à cause de ma paresse.

– Ce ne sont pas les lettres et les mots qui viennent vers l'homme, soupirait-il. C'est l'homme qui doit aller vers eux.

Mais j'ai fini par apprendre. J'ai appris à côtoyer les mots, même en gardant un peu mes distances et en ayant le sentiment permanent de ne pas être tout à fait à la hauteur.

Les mots restent pour moi des étrangers. Du moins quand je cherche à exprimer ce que je ressens ou ce que je pense. Mais il faut que j'essaie. Je ne peux plus attendre. Un an s'est déjà écoulé.

Je n'ai pas encore parlé du sable d'un blanc aveuglant, ni des palmiers bruissants, ni des requins qu'on voit parfois au large de la jetée rongée par les intempéries.

Je le ferai plus tard.

Maintenant je vais vous parler de Nelio, l'exceptionnel. De celui qui est arrivé de nulle part. De celui qui a élu domicile dans une statue oubliée sur une des places de la ville.

Et c'est justement par là que je vais commencer mon histoire.

Tout commence par le vent, ce vent mystérieux et attirant, qui souffle sur notre ville et qui vient de l'océan Indien en perpétuel mouvement.

Moi, José Antonio Maria Vaz, seul sur le toit, sous le ciel étoilé des Tropiques, j'ai une histoire à raconter.

La première nuit

Lorsque les coups retentirent, cette nuit fatale où je trouvai Nelio baignant dans son sang, cela faisait déjà de nombreuses années que je travaillais dans la boulangerie de cette femme à moitié folle qu'était Dona Esmeralda. Personne n'avait résisté aussi longtemps que moi.

Dona Esmeralda, connue dans la ville entière, était quelqu'un d'incroyable. Ceux qui ne l'admiraient pas en secret la jugeaient folle. Lorsque Nelio gisait mourant sur le toit de sa boulangerie, à son insu, elle avait déjà plus de quatre-vingt-dix ans. D'aucuns prétendaient qu'elle avait dépassé la centaine, mais personne ne pouvait l'affirmer avec certitude. L'absence de certitude était d'ailleurs la seule chose dont on fût réellement certain à son sujet. Elle paraissait avoir toujours existé. Son destin se confondait avec celui de la ville et sa fondation. Personne ne se souvenait de l'avoir connue jeune. Depuis toujours elle avait quatre-vingt-dix ans, ou bien cent. Depuis toujours elle conduisait sa vieille voiture, capote baissée, à toute allure, tantôt d'un côté de la rue, tantôt de l'autre. Depuis toujours ses robes étaient confectionnées dans de la soie légère et ses chapeaux étaient noués sous son menton ridé à l'aide de larges rubans. Mais bien qu'elle eût toujours

été très âgée, on continuait à expliquer aux étrangers qui avaient réussi à échapper de justesse à sa course folle qu'elle était la fille cadette du célèbre gouverneur de la ville, Dom Joaquim Leonardo dos Santos. Celui-ci avait au cours de sa vie outrancière rempli la ville d'un nombre incalculable de statues équestres installées sur les différentes places. Un tas d'histoires circulaient à son sujet, surtout à propos des nombreux enfants illégitimes qu'il avait laissés derrière lui. De son épouse, Dona Celestina aux allures d'oiseau, il avait eu trois filles, dont Esmeralda qui était celle qui lui ressemblait le plus, si ce n'était physiquement, au moins dans sa manière d'être. Dom Joaquim descendait d'une des familles de colonisateurs les plus anciennes, venues de l'autre côté des mers au milieu du siècle précédent. En peu de temps, elle était devenue l'une des plus influentes du pays. Les frères de Dom Joaquim avaient affermi leur situation comme prospecteurs de pierres précieuses dans les provinces lointaines, chasseurs de grands fauves, ou encore comme prélats ou militaires. Dom Joaquim lui-même avait, très jeune, choisi de s'engager dans le milieu trouble de la politique communale. Le pays étant dirigé comme une province depuis l'autre côté des océans, les gouverneurs locaux étaient quasiment omnipotents puisque incontrôlables. Les rares fois où les soupçons étaient trop évidents, des représentants du gouvernement furent envoyés pour vérifier les activités de l'administration coloniale. Il était arrivé à Dom Joaquim de lâcher des serpents dans leurs bureaux, et aussi d'installer des percussionnistes déchaînés dans une maison voisine. Les envoyés, rendus fous, s'étaient enfermés dans un grand silence et avaient préféré déguerpir par le premier bateau en partance pour l'Europe. Leurs rapports étaient toujours rassurants : tout allait pour le mieux dans la colonie.

REALISATION : PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT, AU MESNIL-SUR-L'ESTREE
DEPOT LEGAL : AVRIL 2005. N° 79907 (00000)
IMPRIME EN FRANCE